

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 30 juillet 1901

Discours prononcé par M. Louis LEMAIN, Professeur de Troisième classique

Mesdames,
Messieurs,
Chers Elèves,

Il faut toujours agir comme si l'on était capable de faire quelque chose. Je me suis réconforté de ce viril conseil en abordant, après tant d'autres, et comme à mon tour d'inscription, cette harangue traditionnelle. Les professeurs sont des gens singuliers : ils croient encore à la dignité du verbe. Ils connaissent trop la rhétorique pour consentir qu'elle soit à elle-même son objet ; et en l'apprenant de nous, nos élèves apprennent surtout à l'estimer son prix, et à n'être point ses dupes, quand ils la rencontreront dans le monde, grisée de sa virtuosité ou se prêtant à tous les services. Nous voulons donc nous persuader que cette circonstance officielle elle-même comporte plus et mieux qu'un vain exercice académique, et notre auditoire se résignera de meilleure grâce encore, peut-être, à nous entendre, s'il ne trouve pas en nous que des diseurs – même élégants – d'inutiles paroles. Une solennité qui réunit, autour d'une jeunesse aimée, des parents et des maîtres, paraît une occasion naturelle et précieuse de réfléchir quelques minutes ensemble à ce qui nous intéresse sans cesse en commun, et ce discours, d'usage vénérable et banal, a reconquis quelques titres à la vie, en devenant – ce qu'il est de plus en plus depuis quelques années – un loyal et sincère moyen de correspondance.

Que les parents me permettent donc aujourd'hui de les entretenir d'eux-mêmes – et de nous, par conséquent. Car la famille et le lycée sont étroitement solidaires, et c'est une nécessité, tant nous sommes mêlés les uns aux autres, que si les uns ne sont plus qu'à demi-vivants, les autres soient morts à demi -. Laissez-moi, non pas certes vous rappeler tous vos devoirs, - ce ne serait pas l'affaire d'un quart d'heure et il y faudrait une voix plus qualifiée que la mienne – mais considérer avec vous, en toute simplicité comme en toute franchise, quelques parties de votre rôle dans l'éducation morale de vos enfants.

L'éducation morale des enfants, - cette question, si importante à toute époque, est présentement de celles qui ne sauraient plus quitter l'ordre du jour et que pas un homme sensé n'oserait renvoyer à des discussions ultérieures. La désorganisation de l'être moral est un fléau si manifeste, et de conséquences si longues, que, dans ce temps malheureux où la conscience se cherche pour ainsi dire à tâtons, et ne parvient trop souvent, et avec quelle peine encore, qu'à des recompositions d'elle-même provisoires et caduques, l'alarme universelle a été donnée ; l'urgence s'est déclarée, impérieusement, de poser le problème vital et de le résoudre. Pourquoi faut-il qu'avec tant de zèle, nous apportions à nos débats tant de passion ou tant de légèreté ! Dans la mêlée des idées, tout le monde s'arroge le droit de jeter la sienne. Les moins autorisés ne sont pas les moins autoritaires. Et comme c'est un besoin

de l'humaine faiblesse, si l'on est mal satisfait, d'en découvrir la cause ailleurs que chez soi, et quand une responsabilité a été encourue, de crier à autrui : « C'est ta faute », on s'accorde trop, dans le public, à faire retomber sur quelques-uns ce qui pourrait bien incomber à un grand nombre ; on ne voit pas assez que les institutions scolaires ne sont pas seules comptables de leur gestion, et l'on ne dit pas assez souvent, ni assez haut, que la question du lycée est celle même de la famille, et qu'en bonne justice distributive, si les maîtres doivent prendre ou garder la conscience de leurs devoirs, les parents ne sont pas libres de se désintéresser des leurs.

Et, pour commencer par une observation qui se présente d'abord, quelle situation bizarre que celle de parents et de maîtres, la plupart du temps si étrangers les uns aux autres, travaillant à la même œuvre isolément, sans régler entre eux la division de la tâche ni l'harmonie des efforts, condamnés à ne s'accorder que par hasard, à se contrarier parfois, à leur insu !

Une obligation élémentaire, pour la famille, c'est de ne pas ignorer ses collaborateurs. C'est de se faire, de la maison à laquelle elle confie ses enfants, un jugement exact et sûr. C'est, à plus forte raison, d'y frapper en toute confiance, au lieu d'en passer le seuil, comme on fait quelquefois, avec une espèce de suspicion et de crainte vague. Nous avons beaucoup d'ennemis, qui ne sont pas tous sages, et nous avons de plus quelques sots amis. N'en croyez ni les uns ni les autres. Entrez, regardez : nous n'avons rien à cacher ; tout notre enseignement est de bonne foi, non pas toujours lumineux, mais toujours ami de la lumière, ni toujours en possession du vrai, mais le cherchant avec sincérité. Un regret des maîtres est que les parents les connaissent si peu, et qu'ils connaissent si peu les parents ; un désir qu'ils ont souvent exprimé, c'est que la famille et le lycée ne se bornent pas entre eux à des visites de nécessité et de bienséance, mais entretiennent des relations solides et cordiales.

Car ce sera tout profit pour l'œuvre commune. Observer la jeunesse et l'aimer, c'est toute la pédagogie. Comment donc ne pas nous aider, d'un empressement réciproque, à pénétrer dans l'intimité de l'enfant ? Instruisez-nous, renseignez-nous : peut-être, à notre tour, pourrions-nous vous éclairer quelquefois. D'un même mouvement de vigilante tendresse, penchons-nous sur ce jeune esprit, sur cette âme au berceau. De nous voir ainsi réunis autour d'elle, et de nous sentir *ensemble*, quels effets bienfaisants, y songeons-nous ? Quelle intuition inoubliable de l'harmonie ! Quel appui pour les premiers pas ! Et, parmi l'éclosion de l'être moral et sensible, quelle douceur, quelle assurance, quel sourire à la vie ! Figurons-nous, maintenant, le spectacle contraire : l'enfant tiraillé, ballotté, désemparé, ou encore, laissé à l'abandon, solitaire et morne, ne recevant, dès son entrée dans la société des hommes, que des impressions de désunion ou d'indifférence, est-il possible de soutenir ces pensées sans une hâte de bien déterminer nos obligations, afin de bien les remplir ?

Ne craignons pas ici, d'en détacher une, dont beaucoup de familles se dispensent, bien qu'elle soit proprement essentielle, et comme s'il leur était loisible de négliger un devoir inaliénable, où quiconque offrait de se substituer à elles serait un téméraire ou un usurpateur. – Certes, quoi qu'on dise et surtout qu'on répète, le lycée n'attribue pas à l'éducation morale qu'une attention distraite et secondaire. Tout notre enseignement, au contraire, est imprégné d'elle, se subordonne à elle ; si nous ne renonçons point à meubler les cerveaux, nous nous efforçons principalement de munir les esprits et les cœurs. Que tout n'est pas encore pour le mieux, on ne saurait nous le dire – et Dieu sait pourtant si l'on se gêne – avec plus de sévérité que nous le reconnaissons nous-mêmes. Mais aussi, ne nous demandez pas ce que nous ne pouvons pas vous donner. Les temps ne sont plus, où tous étaient unanimes sur les grands points de

la vie religieuse et morale, où des millions d'êtres n'avaient pour ainsi dire qu'une conscience, faisaient le même geste, ayant la même certitude. Elle n'est plus, cette majestueuse et tranquille unité. On ne l'entend plus, ce chœur des anciens jours :

Où cinq cent mille Hébreux, couchés dans la poussière,
Entonnaient d'une voix le cantique sacré.

Tout ce que nous pouvons, c'est en garder au cœur le désir passionné ; c'est d'espérer, qu'autour de quelque cime lumineuse, il se reformera ; pour le grandiose unisson de l'avenir, c'est d'entretenir l'âme frémissante et vibrante. – Ah ! nous savons trop que le danger n'est pas dans la discordance des voix, mais dans leur silence !

Le lycée se propose d'inspirer le goût et l'amour de la vérité ; c'est là son rôle, et son rôle tout entier. Il n'a point qualité pour imposer aucun dogme. Il s'élève pour ainsi dire au-dessus de tous ; il affirme et fait sentir la nécessité d'un idéal, il respecte votre liberté de choisir. Et c'est ici que beaucoup de parents se laissent aller à une insouciance déplorable. Le foyer domestique est pour l'enfant le lieu naturel des premières expériences et des premières vérifications de ce qu'on lui enseigne. En même temps qu'il s'entendra dire qu'il faut aimer la vérité de toute sa raison et de tout son cœur, et que sans doctrine morale il n'y a pas de discipline de la vie, - s'il observe qu'autour de lui on ne s'inquiète guère, et que, dans la conduite, on se passe sans peine de ce viatique précieux et indispensable, frappé de ces diversités et de ces oppositions, de quel côté se rangera-t-il ? L'imitation du père est la première loi du foetus : que sera-ce si elle semble l'inviter à la nonchalance ? La neutralité scolaire, en matière de conscience, implique pour la famille l'obligation de ne pas être neutre. Si nous respectons toutes les convictions individuelles, c'est que nous supposons que vous en avez une. Fait singulier ! Beaucoup de pères ne nous permettraient pas d'empiéter sur leurs droits ; ils diraient que c'est un point qui les concerne seuls. En quoi ils auraient raison. Mais ce droit qu'ils revendiquent, qu'en font-ils souvent ? Sauvegardez-le, mais exercez-le. Oui, c'est votre prérogative de former la conscience de vos enfants, mais à condition que vous la formiez. Votre droit devient votre devoir. Autrement, songez-y bien, vous autoriseriez presque – ce qu'au ciel ne plaise ! – la mainmise d'autrui sur ces âmes que vous auriez négligées. Que la famille se maintienne ou se rétablisse dans sa fonction, et l'on ne verra plus ces tentatives qui, sous une étiquette ou une autre, aboutiraient au despotisme. S'il faut que l'enfant soit guidé, - et si c'est une méthode des plus hasardeuses de prétendre lui laisser le choix de la vérité dès un âge où commence à peine à éclore sa raison, - s'il convient tout d'abord, par une action continue et pénétrante, de lui faire prendre les bonnes habitudes, et de lui inspirer les bons sentiments ; bref, si l'éducation a la liberté pour couronnement, mais pour fondement l'autorité, à qui, je vous le demande, à qui revient cette autorité nécessaire, sinon à ceux qui la tiennent de la nature même, à ceux qui en demeurent investis et responsables devant la loi et la société, à ceux enfin, dont la situation est telle, que ce fils, membre et partie d'eux-mêmes, n'acquerra point de lustre dont ils ne reçoivent un rayon, ne commettra point de faute, qui ne leur fasse baisser la tête ? – La charge de chef de famille ne s'abandonne pas, ne se transmet sans dommage à personne. Vous pouvez vous choisir des auxiliaires ; jamais vous ne sauriez avoir des remplaçants.

« Soit, réplique-t-on souvent ; mais alors, le premier devoir de la famille, c'est d'exister. Que nous parlez-vous d'éducation familiale ? La famille est morte, la famille est entrée dans

l'histoire. Toute la vie d'aujourd'hui concourt à sa destruction. On dirait une conjuration générale des doctrines, de la littérature, des mœurs, des modes, et aussi des nécessités matérielles pour abolir cette vieille institution, au bénéfice d'on ne sait trop quoi encore, mais qu'on va tout de même se hâter d'édifier, car le bâtiment suranné est par terre. Il y a bien encore des groupements auxquels, par habitude, on continue à donner le nom de familles ; un certain nombre de personnes qui dorment communément sous le même toit et dînent à la même table ; mais où parvenez-vous à découvrir là un milieu, une atmosphère, un foyer ? Si nous voulons que les générations naissantes soient élevées, il est grand temps de substituer une autre action à celle des parents incapables de remplir leurs devoirs, ou ne s'en souciant pas. »

C'est là un réquisitoire plus qu'un jugement. Néanmoins, Messieurs, ayons le courage de ne pas nous aveugler. Le mal est réel, il s'étend tous les jours, il devient un péril public. Je ne puis ici que le signaler à vos réflexions. Je ne me dérobe pas à ce triste et grave sujet ; mais il déborde le cadre de ce discours. Restreignons-nous à quelques remarques modestes, mais utiles, où se discerne avec assez de netteté l'influence prépondérante de la famille dans la décadence ou la régénération morale et sociale.

« Savez-vous ce qu'il faudrait apprendre à vos parents ? disait un jour M. Lavisse aux étudiants. A vous aimer moins. Par le trop grand amour des pères et des mères pour leurs fils, la France est énérvée. Cette passion s'accompagne d'une sollicitude qui enveloppa d'ouate vos premières allures, et qui, à présent que votre énergie est émoussée déjà, voudrait vous en éviter l'emploi pour le reste de votre vie. » Beaucoup de parents ne contestent pas ces faits. « Reconnaissez du moins, ajoutent-ils, que nous ne sommes pas sans excuses. Nous suivons un exemple général, un mouvement irrésistible ; et d'ailleurs, il nous est si doux, et il est comme ci juste de nous y abandonner ! Nous éprouvons trop les duretés de la vie, pour y exposer volontiers ces êtres nés de nous, et à qui nous devons de les rendre plus heureux que nous. Nous leur aplanirons la voie qui nous est si rude ; leur carrière sera facile et sûre ; nos nuits sans sommeil feront leurs nuits paisibles. »

Dessein touchant, mais peu réfléchi. Oui, - j'en appelle ici à l'autorité et à l'expérience de l'homme éminent qui nous fait l'honneur de nous présider aujourd'hui, de l'homme de labeur et de volonté qui s'est frayé à lui-même sa destinée, - l'esprit de ces parents est la dupe de leur cœur. Ils se félicitent quand, après avoir, longuement et avec quelle circonspection, préparé le siège confortable et tranquille, ils y ont amené l'enfant chéri par la main, l'y ont commodément assis. Alors, soulagés d'un poids énorme, ils contemplent leur œuvre avec complaisance, et se réjouissent dans leur âme. Quel motif de se réjouir, en effet, quand, pour la vie, ce retraits de vingt ans a perdu les meilleures raisons de vivre ! Ils ne manquent pas d'arguments plausibles, convenons-en, ceux qui, observant avec inquiétude un affaiblissement général des caractères, l'attribuent pour une part considérable, à la mollesse des familles. Dans nos intérieurs – de moins en moins nombreux -, quelle prépondérance de la sensibilité ! Quel besoin de condescendance et de faiblesse ! Quelle indulgence démesurée et déraisonnable ! La condition de tout progrès et la loi même de l'existence humaine, c'est l'effort. Trop de parents en laissent sans emploi la vertu éducative, et méconnaissent le prix, à l'égard même du bonheur, de cette verte allégresse qui accompagne les triomphes ou seulement les entreprises de la volonté. Ah ! que leur méthode est toute différente ! – « Ces pauvres enfants portent le travail comme un fardeau ; il faut bien les soulager, les excuser, les

dispenser, les distraire. On exige tant d'eux aussi ! C'est un si horrible surmenage ! Grand Dieu, si les parents n'étaient pas là pour réprimer les intempérances des pédagogues ! »

Les parents, et surtout les mères. Ah ! certes, Mesdames, il serait souverainement injuste de ne pas rendre au dévouement maternel l'hommage le plus sincère et le plus complet. Voyant ce que vous êtes et sachant ce que vous faites, nous ne trouvons pas si mémorable que cette Romaine ait dit de ses fils qu'ils étaient ses joyaux et sa parure. A quoi bon affaiblir votre louange par des paroles ? Votre louange, elle est dans tous les yeux de ces enfants, cherchant les vôtres comme les vôtres les cherchent, dans tous ces cœurs, volant au-devant de vos cœurs. Elle est si puissante en même temps que si délicieuse, cette sympathie de la mère et du fils, que nombre de pères s'en reposent sur elle en toute sécurité, et n'interviennent de leur personne que de loin en loin, à certaines époques d'inventaire ou, dans les circonstances orageuses, pour prononcer quelque *Quos ego*. Eh bien, ils ont tort, et leur demi-abdication, même entre des mains si dignes, demeure une faiblesse et une imprudence. S'ils allèguent leurs occupations et leurs affaires, leur objection est assurément d'un grand poids, et ce serait une sottise, dans les conditions actuelles de la vie, de les accabler sous l'apostrophe véhémement de Jean-Jacques Rousseau : mais il reste toujours à leur rappeler, avec le vénérable Rollin, « que la qualité de père n'est pas effacée par celle de magistrat et d'homme public » - ajoutons, pour notre temps, de fonctionnaire, d'agriculteur, de commerçant ou d'industriel, - « et que l'éducation de leurs enfants demeure la plus importante de leurs affaires. » Et l'on se rend compte que si les pères – je ne dis plus les parents, - loin de se borner à surgir de temps à autre, pour certaines formalités, prennent en main, avec la ferme intention de la garder, la direction de leur fils, si – respectant la part de la mère, qui ne peut lui être enlevée sans dommage -, ils n'abandonnaient aucune parcelle de la leur ; alors, bien des réformes, pour lesquelles on rêve à des révolutions, s'accompliraient sans heurt et comme par un simple arrangement des choses ; beaucoup de progrès, dont l'avènement peut sembler si improbable ou si lointain, entreraient d'eux-mêmes dans la réalité, pour le plus grand bien des générations et des sociétés de l'avenir.

Un premier avantage de cette rentrée rigoureuse du père en activité de service, serait de couper court aux excès de l'éducation *sentimentale*. Oh ! je devine les protestations de vos cœurs, et j'entends celles du mien :

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire ?

que nous avons fait de lui, - avec quelle adoration, - notre maître et notre Dieu. Et tout ce qui touche à lui nous attendrit et nous remue, et sa pensée amène sur nos visages cette joie trempée de larmes dont le vieux poète composait le sourire maternel. Remonter un tel courant, qui donc y songe, et qui même souhaite que la source en soit fermée ou tarie ? Mais du moins la prudence commandait de le canaliser, d'en modérer le mouvement, de ne pas nous livrer à sa nature aveugle et impétueuse. Aujourd'hui, le torrent emporte tout ; une faiblesse sévit, dont nous sommes à peu près tous les complices, et quelquefois les victimes. L'enfant, que nous avons laissé sortir de sa place, s'est installé sans façon à la nôtre ; et s'il n'y a point de guerre civile dans le royaume, c'est que nous obéissons. Effets admirables d'une certaine émancipation inconsidérée, passée parmi nous en habitude ! Comme celui qu'on met en possession de la liberté avant qu'il sache s'en servir, l'enfant en abuse pour nous tyranniser. Mais nous nous trouvons si aises, si béats, sous le régime de son bon plaisir !

Voyons, faisons la paix, je vous prie à mains jointes,

Tenez, crayons, papiers, mon vieux compas sans pointes,
Mes laques et mes grès, qu'une vitre défend,
Tous ces hochets de l'homme, enviés par l'enfant -,
Mes gros Chinois ventrus faits comme des concombres,
Mon vieux tableau, trouvé sous d'antiques décombres,
Je vous livrerai tout, vous toucherez à tout.
Vous pourrez sur ma table être assis ou debout. Etc.

Mesdames, on a placé ces vers anarchiques – et charmants – dans un recueil qui vous est destiné et qu'on a intitulé *Le Livre des Mères*, comme si vous aviez besoin d'apprendre encore à gâter vos enfants. L'éducation ne s'est que trop affadie, efféminée, compromise dans les puérités de la sensiblerie. Et c'est un soulagement d'entendre « un homme ... un homme qui ... un homme enfin », Nansen, déclarer « que les châtimements sont nécessaires à l'école comme dans la vie, si l'on veut développer le caractère et la volonté. – Je ne veux pas dire, précise-t-il, que les châtimements corporels soient indispensables ; ce qui est nécessaire, c'est la sévérité. »

Non, les plus heureuses impulsions de la sensibilité ne peuvent tenir lieu de discipline ; rien, pour la consolidation de la maison et de la société, ne remplace jamais ce fondement, sans lequel tout est branlant et ruineux : l'autorité. Il est impossible que les chefs de famille ne soient pas tous d'accord avec ce principe. Ceux qui passent de la conviction à l'action obtiennent leur récompense. Car les fils, un peu surpris d'abord quelquefois, puis tout de suite ravis de voir leurs pères s'occuper virilement de leur faire une raison lucide, une conscience honnête, une volonté forte, sentent grandir en eux, pour leurs éducateurs, ce respect, qui du cercle domestique s'étendra ensuite à la société tout entière, - ce respect, précieux instinct dont ils feront plus tard une vertu, - ce respect, dont la décadence est toujours si fâcheuse, et dont la disparition est la fin même de l'ordre, - ce respect de l'autorité, chers élèves, demain des citoyens, qui n'est pas un stupide agenouillement devant une idole, mais un acte suprême de raison et de justice, et la plus noble manifestation de la liberté.

Voilà, si je ne me trompe, un résultat dont s'accommodera notre démocratie, où nous sommes, et dont nous n'avons plus qu'à nous rendre dignes. Et si le père, après avoir muni son fils pour l'action, l'a formé encore à ne point la limiter à des préoccupations personnelles et utilitaires, que n'aura-t-il pas fait ? « Se caser », arriver, se pousser sur le chemin des honneurs ou de la fortune, c'est légitime et nécessaire ; mais tout subordonner à cela ? « Ne faire des études, s'écrie M. Lavis, que pour parvenir à des grades et à une carrière ? » Se réduire, en soi, et tout ramener, hors de soi, à ses petites ambitions, à son pauvre intérêt ! Un égoïsme aussi grossier ne peut satisfaire que des natures vulgaires ou dégénérées. Le sacrifice absolu de soi-même n'est exigible de personne ; mais personne non plus ne peut être justifié de ne penser qu'à soi. « O ma mère, disait Iphigénie, c'est pour toute la Grèce que je suis née, non pour toi seule. » La meilleure part de nos énergies ne nous appartient pas, et c'est un détournement de ne les employer qu'à notre service. « Un renoncement à soi-même, une préférence continuelle de l'intérêt public au sien propre » telle est, pour Montesquieu, la vertu républicaine par excellence. « Tout en dépend, affirme-t-il, et c'est à l'inspirer que l'éducation doit être attentive. »

Messieurs -, quand le héros troyen, avant de s'en retourner dans la plaine où il allait mourir pour son pays, eut embrassé son fils, l'eut bercé dans ses bras, il implora Jupiter et tous les

dieux : « Faites, leur dit-il, faites qu'un jour chacun s'écrie en le voyant revenir des combats : Il est encore plus brave que son père. » Et nous aussi, Messieurs, notre désir le plus cher est que nos fils soient meilleurs que nous ; que les tâches où nous défailions, ils les accomplissent ; que cette route, où nous piétons, où nous reculons parfois, tristement, ils s'y avancent, d'un pas allègre, en chantant, vers le bonheur de l'humanité et la gloire de la patrie. De ces beaux rêves, nous avons le moyen de faire encore de belles réalités. C'est de nous sentir responsables, et c'est d'agir. « Si l'on veut bien faire l'éducation d'un enfant, dit Spencer, on est amené à refaire la sienne propre. » Eh bien, si c'est utile, refaisons-la. Instruisons nos fils d'exemple,

Qu'ils apprennent à vivre en nous regardant faire.

Nous savons bien qu'un père conscient et soucieux de son devoir est un bon citoyen. Nous savons bien qu'on ne peut espérer de justice générale que par le progrès moral des individus et que la plus sûre méthode pour réformer la société est de réformer les membres qui la composent. Ah ! les imprudents, les barbares, qui montent à l'assaut de la famille, comme s'il s'agissait de détruire quelque sombre forteresse d'erreur ; qui battent en brèche la douce maison où l'on s'aime ; à laquelle on songe, où l'on s'en revient – toujours -, de son pas ou de son cœur, prêter l'oreille aux « voix chères qui se sont tues » ; la sainte maison, où s'enfante toute bonté, toute énergie, toute vertu ; où naquit l'amour de la patrie,

Qui n'est que la sainte mémoire
Du champ par nos pères semé.
O famille, abrégé du monde,

s'écrie le poète inspiré

Instinct qui charme et qui féconde
Les fils de l'homme en ce bas lieu,
N'est-ce pas toi qui nous rappelle
Cette parenté fraternelle
Des hommes – dont le père est Dieu ,

Bien loin donc de laisser l'âtre se disjoindre, d'en jeter au vent les cendres éteintes, rapprochons les pierres vénérables, ranimons et faisons pétiller la flamme bienfaisante ; dans son rayonnement et dans sa chaleur, asseyons-nous, pieusement, groupons autour de nous nos fils ; qu'ils reçoivent, pour le transmettre à leur tour, le culte de ce foyer domestique, où s'allumèrent autrefois, où s'entretiendront toujours ces grands feux sacrés : la morale, le patriotisme, la civilisation.

Louis LEMAIN

()

Agrégé de lettres (1885)

Professeur à Buffon (de 1900-1901 à 1909-1910)